

bres de cette Chambre et du peuple de ce pays.

Monsieur l'Orateur, le fait capital dans cette question, et autour duquel évoluait toutes les autres considérations, est celui-ci, que dans tous les pays où la race canadienne et les races orientales se rencontrent, il y a eu tout de suite antagonisme. Il y a de la part de toutes les races blanches une hostilité vive et bien marquée contre la race mongolienne. C'est là un fait connu depuis longtemps, mais c'est en même temps ce que nous a fait comprendre encore plus clairement l'admirable discours qu'à prononcé ici il y a aujourd'hui huit jours mon honorable ami et collègue le directeur général des Postes. Mon honorable ami, au cours de ses observations, a quelque peu appuyé, mais certainement pas plus qu'il ne devait, sur cet aspect de la question. Il nous a donné de précieux renseignements, qui nous avaient jusque là échappé, bien que sur ce point nos collègues de la Colombie-Anglaise nous eussent également renseignés. Pour moi, comme bien d'autre, j'avais cru qu'un problème ouvrier faisait seul le fond de cette hostilité. J'avais pensé, avec bien d'autres, que les ouvriers de race blanche refusaient de s'associer aux ouvriers orientaux à cause de la manière de vivre de ceux-ci différente de la leur. Mais nous savons qu'il y a une autre considération, laquelle dépasse et de beaucoup le problème du travail. La population de la Colombie-Anglaise est encore peu considérable. L'immigration qui nous vient de l'Europe n'a pas encore franchi les montagnes Rocheuses, n'a pas encore pénétré dans cette province par l'océan Pacifique. La population de la province est faible et dispersée, et l'on y craint, avec beaucoup de raison, que l'émigration asiatique s'y jetant librement et sans frein, la race blanche ne soit bientôt dominée par l'autre.

C'est là, monsieur l'Orateur, un problème que nul gouvernement en ce pays ne peut laisser passer inaperçu. Ce problème n'a cessé d'occuper l'attention de tous les gouvernements depuis les premiers temps de la Confédération, je pourrais dire depuis l'entrée de la Colombie-Anglaise dans l'union des provinces. Ce problème, difficile dans tous les temps et dans toutes les circonstances, est devenu doublement, que dis-je ? dix fois plus difficile par suite de l'élévation soudaine du Japon au rang de puissance de premier ordre. Chacun reconnaît, monsieur l'Orateur, que l'histoire de la race humaine au cours des cinquante dernières années n'a pas eu à enregistrer de plus remarquable événement que celui de la subite révolution qui a changé les institutions du Japon. Le Japon, il y a cinquante ans, était un peuple isolé ; il est tout à coup devenu une des plus grandes puissances du monde. Quand je dis isolé, je n'entends pas employer le mot comme injure, mais je veux appeler l'attention sur la différence marquée qu'il y a entre les civilisations orientale et occidentale. Les

peuples d'Orient sont demeurés pendant des siècles, pendant des milliers d'années, dans un état d'immobilité léthargique. Leur civilisation est encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a deux mille ans. Ils sont restés ce qu'ils étaient il y a deux mille ans, et pour la pensée religieuse et pour leur code de morale et pour leurs méthodes de commerce. Pendant que les nations de l'Occident ont été en constant état de transition et d'évolution s'efforçant toujours de faire mieux et d'avancer, celles de l'Orient se sont contentées de ne pas reculer, et le résultat a été que dans presque tous les sentiers de la vie elles ont été constamment laissées en arrière. Mais tout d'un coup, sans transition aucune, le Japon est sorti de sa léthargie et s'est élevé à un état de réelle activité et de vie moderne. Le Japon a adopté notre système d'éducation, nos méthodes de commerce et de travail, pendant que dans l'art et la science de la guerre, tant sur terre que sur mer, il s'est montré l'égal des peuples les plus renommées de l'heure présente.

Il est à l'honneur de lord Lansdowne d'avoir été le premier des diplomates européens à reconnaître ce que présageait ce changement dans l'état du Japon. Telle fut l'importance qu'il attacha, et avec raison à ce changement qu'il brisa tout d'un coup avec toutes les traditions de la politique anglaise. Jusque-là, la diplomatie anglaise avait eu pour règle traditionnelle de n'embarasser l'Angleterre dans aucune alliance étrangère, de la maintenir isolée dans sa position insulaire, toujours prête à prendre avantage des occasions qui pourraient se présenter, sans être gênée par des alliances encombrantes. Mais lord Lansdowne attachait tant d'importance à la nouvelle situation que le Japon s'était faite en 1902, qu'il fit ce que nul homme d'Etat anglais n'avait encore fait pour nous, il conclut un traité d'alliance défensive et offensive entre l'Angleterre et le Japon.

Quel est donc l'état de choses qui existe depuis 1902 ? Celui-ci, que, à cause du traité conclu par lord Lansdowne, il est possible, si par malheur les intérêts de la Grande-Bretagne se trouvaient compromis dans l'océan Pacifique du Nord, que nous voyons, advenant une guerre, les flottes anglaise et japonaise marchant ensemble dans les mêmes eaux pour une fin commune et contre un ennemi commun. Il est possible que par suite de ce traité nous voyons la flotte du Japon venir jeter l'ancre dans le port de Vancouver pour la protection de ces intérêts britanniques auxquels le Canada attache une si vitale importance. Voilà une situation qui a échappé à l'attention de mes honorables amis de la gauche, mais à laquelle, quant à nous, nous n'avons jamais cessé de songer. Mais parce qu'il existe des traités de défense, de paix ou d'amitié, parce que dans cette circonstance-là le Japon et la Grande-Bretagne ont déclaré au monde qu'ils étaient amis et prêts, au be-

Sir WILFRID LAURIER.